LÉON DE PONCINS, UN CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE INTÉGRAL

Léon de Montaigne, comte de Poncins, naît à Civens (Loire) le 3 novembre 1897, dans une famille profondément monarchiste et catholique. C'est ainsi que son grand-père paternel avait été l'un des représentants politiques du comte de Chambord. Léon de Poncins participe comme volontaire, à l'âge de 17 ans, à la Première Guerre mondiale. En 1928 paraît son premier livre, *Les forces secrètes de la révolution*. Durant l'entre-deux-guerres, Léon de Poncins collabore à différents journaux comme *Le Figaro, Le Jour, L'Ami du Peuple, Le Nouvelliste de Lyon*, etc. A cette époque, « les documents publiés dans ses livres et ses articles (suscitèrent) des interpellations parlementaires en Roumanie et en Suisse et furent à l'origine de mesures d'ordre public prises au Portugal »[1].

Nous ne sommes pas en mesure de préciser en quelle année Léon de Poncins fit la connaissance du comte polonais Emmanuel Malynski (décédé à Lausanne le 17 mai 1938), avec lequel il se sentit en parfaite communion d'esprit et dont il se voulut très explicitement le continuateur. Dans la préface (datée d'août 1938) de l'édition hors commerce de *La guerre occulte* (l'édition originale avait paru en 1936 chez l'éditeur catholique Beauchesne, lequel avait déjà publié plusieurs ouvrages de Léon de Poncins), l'auteur français se montre lui-même très discret sur la personne et la vie de Malynski,

[1] *Dictionnaire de la politique française*, sous la direction de Henry Coston, Publications Henry Coston, 1967, p. 866.

qu'il présente ainsi : « Homme de sport, escrimeur réputé, pilote d'avion de la première heure, parlant et écrivant plusieurs langues avec une égale perfection, doué d'une culture prodigieuse et universelle, il n'est pour ainsi dire pas un coin du monde qu'il n'ait visité et étudié »[2]. De Poncins ajoute un peu plus loin, toujours à propos de Malynski : « En 1935, vieilli et affaibli par une grave maladie, il m'avait confié la tâche de continuer et de mettre au point son œuvre interrompue. A cet effet, il m'avait remis les observations, notes et manuscrits, articles et livres qu'il avait accumulés au cours de toute une vie de voyages et d'études, me laissant carte blanche pour leur utilisation (...) Ainsi, fidèle à la mémoire du Comte Malynski, je m'efforcerai d'achever son œuvre et de la perpétuer dans l'avenir »[3].

Dans cette même préface de *La guerre occulte*, de Poncins rend aussi hommage à la lucidité *doctrinale* de l'aristocrate polonais : « Un des tout premiers, il a su voir l'appui involontaire que certains nationalismes suraigus apportaient à la subversion internationale. Un des premiers, il a pénétré l'essence métaphysique du mouvement révolutionnaire, montrant qu'il s'agissait d'une guerre religieuse, du choc séculaire et international de deux conceptions antagonistes du monde »[4]. Pour le moment, soulignons l'un des points qui vont nous permettre d'établir en quoi de Poncins (à la suite de Malynski) mérite pleinement le qualificatif de contre-révolutionnaire *intégral* : la condamnation du nationalisme moderne, à juste titre considéré comme une étape antitraditionnelle sur une ligne évolutive d'inspiration largement maçonnique (ainsi que le confirme, notamment, l'histoire de la France et de l'Italie modernes), ligne qui commence avec la déification de l'homme-individu, se poursuit avec la déification de la nation et s'achève dans la déification de l'« humanité » abstraite (mais sans doute serait-il préférable

---

[2] Emmanuel Malynski et Léon de Poncins, *La guerre occulte*, édition hors commerce, 1940, p. IX-X.

[3] *Ibidem*, p. XI-XII.

[4] *Ibidem*, p. X.

de parler, ici, d'« idolâtrie » plutôt que de « déification »). Ce point, à lui seul, marque également ce qui sépare la véritable contre-révolution du « nationalisme intégral » d'inspiration maurrassienne, dont se réclament encore la plupart des « intégristes » français actuels, en cela bien infidèles aux grands contre-révolutionnaires du XIXe siècle.

La guerre occulte est un résumé des thèses exposées par Malynski dans les nombreux livres qui forment le cycle de *La Mission du Peuple de Dieu* (un ouvrage de l'auteur polonais que nous avons pu retrouver, *La grande erreur d'Alexandre II* [Cervantès, 1933] est présenté comme la vingt-et-unième partie du cycle...). Un résumé établi par de Poncins, mais avec l'accord et sous le contrôle direct de Malynski. Jusqu'au chapitre IX, *La guerre occulte* se présente comme une reprise pure et simple d'un précédent livre du comte polonais, *La grande conspiration mondiale* (Cervantès, 1928). Pour le reste de l'ouvrage, de Poncins s'est contenté d'un certain nombre de « réarrangements » et a supprimé plusieurs passages du livre de Malynski. Il s'avère d'ailleurs, selon un commentateur italien, « que le collage ainsi obtenu n'a pas toujours obéi à d'heureux critères, car de nombreuses observations — dignes de la plus grande attention même si elles ne sont pas toujours acceptables pour les traditionalistes radicaux qui refusent les thèses propres à l'orientation catholico-traditionaliste défendue par Malynski — ont été omises (...) La collaboration de de Poncins s'est bornée à une simple *rédaction* simplificatrice — et neutralisatrice de certains aspects de dérivation spécifiquement catholique (...) en vue, probablement, d'une efficacité divulgatrice que de Poncins, à l'époque, se proposait »[5]. Cette remarque est juste, mais à condition de préciser que ce souci d'« efficacité divulgatrice » était le fait de Malynski autant

---

[5] *Appunto dell'editore*, in Emmanuel Malynski, *Fedeltà feudale e dignità umana* (trad. it. de : *Les éléments de l'histoire contemporaine*), Ar, Padova, 1976, p. 12. Le même éditeur a publié en 1979 un autre livre de Malynski, *L'empreinte d'Israël* (Cervantès, 1926), sous le titre *Il proletarismo, fase suprema del capitalismo*.

que de Léon de Poncins. *La guerre occulte* aurait dû avoir une suite, mais le manuscrit fut perdu par de Poncins au moment des remous de la « Libération-Épuration ».

Connu en Italie grâce à la traduction, due à Julius Evola (qui rédigea pour la circonstance une introduction), de *La guerre occulte* (*La guerra occulta*, Hoepli, Milano, 1939), Malynski devait attirer l'attention, dans les années soixante-dix, d'un des courants de ce qu'on appelle, dans la péninsule, la « droite radicale », qui n'est pas obligatoirement catholique. Cet auteur étant aujourd'hui tombé dans un oubli aussi total qu'injuste mais facile à comprendre, il ne sera pas sans intérêt de rapporter ce qu'écrivait le traducteur italien d'un de ses livres, *Les éléments de l'histoire contemporaine* (Cervantès, 1928), pour mettre en relief la valeur des travaux de Malynski : « Aucune comparaison dialectique de points de vue, aucune indulgence pour le pluralisme interprétatif. Mais si l'on entend par histoire quelque chose qui transcende le reflet primaire des faits et les documents d'archives dont l'authenticité devrait être vérifiée tout autrement que par des examens chimiques ou graphologiques ; et si l'on entend par historiographie un travail de sondage *en profondeur* des événements, la minutieuse recherche des enchaînements de causes et d'effets dans les actions des hommes et des États, alors on pourra difficilement refuser à Malynski le titre d'historien attentif. Loin de se contenter d'énoncer son hypothèse fondamentale — le combat incessant, sur la scène du monde, de deux Principes opposés irréconciliables, qui s'appellent Bien et Mal, Vérité et Mensonge, Tradition et Subversion, et qui sont destinés à ne se rencontrer que dans le cadre de leurs influences réciproques sur l'homme —, Malynski la suit avec rigueur dans le déroulement des événements, y trouvant une parfaite correspondance »[6]. Cette dernière observation sous-entend cependant que Malynski, plus encore qu'historien, se voulut philosophe de l'histoire, et c'est en cela d'ailleurs qu'il appartient de plein droit à cette famille d'esprit que Carl Schmitt a appelée les « auteurs apocalyptiques de la contre-révolution » (*die Apokalyptiker der Gegen-revolution*).

L'ami de Léon de Poncins comprit très vite qu'il fallait opposer à l'Internationale de la Subversion, qu'elle fût capitaliste ou collectiviste, une véritable Internationale des traditionalistes. Toute son action s'inspirait de celle menée par Metternich, qui avait bien saisi le caractère profondément *unitaire* de tous les courants subversifs et qui, par voie de conséquence, « essaya de grouper tous les siens (...) en un front unique sans distinction de nationalité ». Malynski ajoute aussitôt : « C'était une innovation (...) créatrice dans le domaine politique, qu'on peut résumer en ces quelques mots : "désormais en Europe plus d'ennemis à droite", et ce qui en est le corollaire : "tout ce qui est à gauche, ou seulement hors de la droite intégrale, est l'ennemi". Sur ce terrain, Metternich se rencontre avec Lénine, mais il ne se rencontre avec aucun des conservateurs contemporains (...) Il n'était pas de la race de ces insensés qui considèrent comme le comble de la finesse diplomatique de regarder avec complaisance l'incendie se déclarer dans la maison d'un voisin gênant, sans se rendre compte qu'ils sont venus au monde à une époque où toutes les maisons de la cité européenne recèlent des matières explosibles dans leurs sous-sols et que la leur n'est pas une exception à cette règle »[7].

Cette volonté d'étendre au plan international l'action traditionaliste, de Poncins la concrétisa en fondant la revue *Contre-Révolution* qui, bénéficiant d'un réseau de collaborateurs répartis dans de nombreux pays, se signala immédiatement par le sérieux de ses informations. Six numéros de la revue parurent, à Genève, de mai à décembre 1937. Après diverses tracasseries administratives (exemplaires de la revue saisis à Paris chez le distributeur sur ordre du gouvernement français, etc.), *Contre-Révolution* fit l'objet d'une interdiction (sur le territoire français) du ministère de l'Inté-

---

[6] Marco Tarchi, *Emmanuel Malynski : Storia e/o Tradizione*, in Emmanuel Malynski, *Fedeltà feudale, etc.*, cit., p. 7.

[7] Emmanuel Malynski et Léon de Poncins, *La guerre occulte*, cit., p. 9-10.

rieur, en date du 26 janvier 1938. L'interdiction fut cependant levée un peu plus tard, et trois numéros de la nouvelle série de la revue (numéros I-II, juillet 1938 ; III-IV, décembre 1938 ; V, avril 1939) purent paraître avant le déclenchement de la guerre et furent distribués par les éditions Beauchesne.

De Poncins avait ainsi résumé, dans le premier numéro de sa revue (mai 1937), l'une des raisons d'être de celle-ci : « Au-dessus des nationalités, et sans rien abdiquer du vrai et sain patriotisme, il faut établir une liaison entre les meilleurs éléments contre-révolutionnaires, dans un esprit de solidarité analogue à celui de la chevalerie médiévale ». Il avait déjà écrit dans *Tempête sur le monde*, qui reste l'un de ses meilleurs livres et sur lequel nous reviendrons : « L'ordre futur qui sortira du chaos actuel s'imposera certainement à tout l'Occident et probablement au monde entier ; il est donc indifférent de travailler à son avènement ici plutôt que là, puisque tous les mouvements partiels contribuent à l'instauration de l'ordre universel »[8]. *Contre-Révolution* n'était pas, il est bon de le préciser, une revue confessionnelle : on se contentera de rappeler ici ce que le lecteur a déjà appris grâce à une note du présent ouvrage, à savoir que Julius Evola lui-même publia un article dans la revue de Léon de Poncins.

Il est difficile d'établir dans quelles circonstances ce dernier fit la connaissance d'Evola. Cela se produisit peut-être à Rome, dans l'entourage du sénateur Luigi Federzoni (qui joua un certain rôle dans l'orientation antimaçonnique officiellement adoptée par le régime fasciste en 1925), homme pour lequel de Poncins avait beaucoup d'estime. Ou bien à Genève, ville où le directeur de *Contre-Révolution* entretenait de nombreuses amitiés, en particulier dans les milieux russes exilés et dans celui de la droite autrichienne, auquel Evola était lui-même très lié.

Comme celui-ci à la même époque, de Poncins voyageait

[8] Léon de Poncins, *Tempête sur le monde*, Beauchesne, 1934, p. 259-260.

beaucoup : il s'était rendu au Portugal, en Espagne, en Italie, en Autriche, mais aussi aux États-Unis, en Inde et en Chine. Connaissant personnellement plusieurs personnalités politiques européennes et très introduit dans certains cercles de l'aristocratie du Vieux Continent, de Poncins était également tenu en haute estime par le docteur Salazar, qui avait pour lui une profonde amitié. Doctrinalement parlant, il se sentait assurément plus proche des idées de l'artisan de la renaissance portugaise que de celles d'Evola ; pour de Poncins, il fallait prendre appui sur les valeurs fondamentales de la civilisation chrétienne, dans le sillage de la tradition religieuse catholique, de la tradition politique monarchiste, enfin de la conception chevaleresque de la vie et du devoir.

Évidemment favorable au régime du maréchal Pétain[9], de Poncins n'eut pourtant pas de responsabilités importantes sous l'Occupation. Sa formation doctrinale traditionaliste lui interdisait toute sympathie profonde pour le national-socialisme ; en particulier, il estimait que l'« idée de supériorité de race repose sur des arguments sentimentaux qui n'ont aucune valeur scientifique »[10] et opposait au « mythe nordique » l'universalisme chrétien, qui « conserverait précieusement à chaque pays son territoire, sa culture, sa physionomie, sa civilisation propre », mais « reconnaîtrait toutefois qu'il existe des principes supérieurs à la race et aux nationalités, principes communs à toute la civilisation occidentale »[11]. Léon de Poncins fut cependant arrêté en

[9] Un représentant en vue de l'*intelligentsia*, s'exprimant en l'occurrence en polémiste plus qu'en historien, écrivait tout récemment à propos du régime de Vichy : « Tout d'un coup le passé ressuscita ; la vieille France prit sa revanche sur la Révolution, l'aristocratie sur le peuple, la campagne sur la ville » (Jacques Julliard, *Quarante-cinq ans après, les fantômes resurgissent*, in *Le Nouvel Observateur*, 17-23 avril 1987, p. 76). En fait, chacun sait qu'on fut bien loin du compte entre 1940 et 1945. Mais ces lignes vont plus loin qu'il n'y paraît : elles permettent en effet de comprendre l'une des raisons qui font que les défenseurs d'une France monarchiste et catholique entrés dans la politique de collaboration avec l'Allemagne sont toujours l'objet d'un opprobre total, alors que les écrivains collaborationnistes de tendance fascisante sont « réhabilités » l'un après l'autre.

[10] Léon de Poncins, *Tempête sur le monde*, cit., p. 261.

[11] *Ibidem*, p. 261.

1945 et détenu à Fresnes pendant plusieurs mois, avant qu'une décision unanime d'un tribunal militaire (mobilisé en 1939, il avait appartenu, avant la débâcle, au service du contrôle postal et téléphonique et au contre-espionnage), et non d'une cour de justice populaire, le libérât. Il répondit en particulier aux accusations d'antisémitisme portées contre lui en rappelant qu'il n'avait jamais envisagé la question juive à la manière du national-socialisme (dont il avait au contraire dénoncé très tôt le danger pour la France), mais conformément à la tradition française et chrétienne. Aucun acte de trahison, aucune participation à des mesures de persécution ne purent être retenus contre lui, et il fut acquitté de façon pleine et entière.

Léon de Poncins publia nettement moins après la guerre. En octobre 1965, « il intervint personnellement au Concile au sujet du fameux vote sur la question juive », faisant « paraître sous sa signature une brochure dont les exemplaires, imprimés en français et en italien, furent distribués à Rome même, aux Pères conciliaires »[12]. Léon de Poncins profita de sa venue à Rome à l'occasion de Vatican II pour renouer ses relations avec Evola, qu'il n'avait pas revu depuis plus de vingt ans. Il fut très touché par l'héroïsme d'Evola, qui supportait stoïquement sa paralysie totale des membres inférieurs, paralysie due, comme on sait, à une grave lésion de la moelle épinière subie lors d'un bombardement à Vienne, au début du mois d'avril 1945.

Les dernières années de la vie de Léon de Poncins furent assombries par les séquelles d'un très grave accident de la route. Il mourut à Toulon le 18 décembre 1975, après avoir écrit dans son testament : « Je mourrai comme j'ai toujours vécu, en traditionaliste fidèle à l'esprit de la vieille monarchie catholique française et en soldat de la contre-révolution »[13].

---

[12] *Dictionnaire de la politique française*, cit., p. 866.

[13] Cité dans : P.E., *Léon de Poncins : un grand chrétien antirévolutionnaire*, in *La Pensée catholique*, 219, nov.-déc. 1985, p. 87.

Contre-révolutionnaire conséquent, Léon de Poncins le fut aussi par une vision autrement pénétrante que celle des maurrassiens relativement aux origines historiques de la subversion antitraditionnelle. Loin de se borner à la Révolution française ou d'exalter avec une nostalgie aveugle et sentimentale l'Europe déjà bien entamée de la Contre-Réforme, « il savait que le processus de désagrégation du monde chrétien avait commencé bien avant 1789 et il était un des rares contre-révolutionnaires à connaître les mille visages de la subversion, celui du gnosticisme de la Renaissance, de la Réforme, de l'encyclopédisme, de l'illuminisme, de l'éternel refus juif de la vérité chrétienne, de la maçonnerie aux obédiences apparemment différentes et, finalement, du mondialisme financier et apatride tendant au nivellement des sociétés, comme des individus, pour mieux les inspirer et les diriger »[14]. Par là, de Poncins se plaçait dans le sillon du meilleur légitimisme, celui du théoricien Coquille par exemple, dont on a pu dire qu'il « annonce le traditionalisme absolu — celui de Guénon ou Evola qui contestent la ''pseudo-Renaissance antitraditionnelle'' — lorsqu'il situe le début du processus involutif très en amont de 1789 »[15].

Cette citation où sont mentionnés les noms de Guénon et d'Evola nous fournit la transition idéale vers l'un des principaux objectifs de cette étude : tenter de mieux cerner, sous l'angle de ce qu'Evola appelle dans les pages du présent livre — de manière emphatique et bien optimiste selon nous — la « science de la subversion », ce qui distingue la contre-révolution cohérente du « traditionalisme absolu » ou, plutôt, « intégral » (pour être précis, on rappellera que l'expression « traditionalisme intégral » revient parfois sous la plume d'Evola, mais non sous celle de Guénon, qui ne voit dans le traditionalisme qu'une « aspiration » vers la Tradition).

---

[14] P.E., *Art. cité*, p. 84.

[15] Stéphane Rials, *Le légitimisme*, « Que sais-je ? », PUF, 1983, p. 37. Outre cet excellent petit ouvrage, le même auteur a réuni plusieurs de ses études en un volume, récemment paru : *Révolution et contre-révolution au XIXe siècle*, Albatros et Diffusion-Université-Culture, 1987.

Ce sera en quelque sorte une modeste contribution, dans un domaine circonscrit mais qui va en fait assez loin, à l'esquisse d'une typologie des droites non libérales.

Mais pour cela, il faut d'abord se pencher sur l'histoire des idées en France durant l'entre-deux-guerres, et commencer par établir et souligner l'influence exercée par les écrits de Guénon sur de Poncins, influence qui doit être mise en rapport, avant tout, avec la constatation d'une convergence de vues sur le diagnostic de la crise du monde moderne. Plusieurs livres de Léon de Poncins parus antérieurement à 1945 sont remplis de citations, parfois fort longues, d'ouvrages de Guénon, notamment *Le Théosophisme, Autorité spirituelle et pouvoir temporel, La crise du monde moderne, Orient et Occident*. Dans *Tempête sur le monde*, de Poncins affirme que les réflexions de Guénon sur le déclin de l'Occident ont d'autant plus de valeur que « leur auteur est un orientaliste hindouiste qui étudie la crise du monde moderne en observateur dégagé de toute attache confessionnelle »[16] : remarque qui semble aujourd'hui quelque peu étrange, mais qui s'explique aisément puisque de Poncins ignorait évidemment que Guénon était entré en Islam dès 1912, soit dix-huit ans avant son départ définitif pour Le Caire. Pour l'auteur catholique également, la crise du monde moderne « est primordialement spirituelle et accessoirement technique, politique ou sociale »[17] ; si l'on n'en examine que les étapes les plus récentes, donc depuis 1789, cette crise peut se résumer dans la croyance « en une humanité divinisée, infaillible et autonome, ne recevant de lois que d'elle-même et, en théorie, n'obéissant qu'à elle-même », dans « la religion de l'homme mis à la place de Dieu »[18]. Comme bien d'autres à l'époque, de Poncins estime que la seule chance de salut pour l'Europe est le retour au catholicisme, mais à un catholicisme qui devrait subir lui-même une

---

[16] Léon de Poncins, *Tempête sur le monde*, cit., p. 243, note 1.

[17] *Ibidem*, p. 246.

[18] *Ibidem*, p. 247.

« revivification » considérable après une longue période de sclérose : « Entendons-nous bien : religion ne veut pas dire bigoterie, ni cléricalisme, ni puritanisme (...) Le christianisme n'était plus guère au cours du XIXe siècle qu'une lettre morte, un vain formalisme sans vie intérieure. Certaines des attaques des adversaires de la religion contre le cléricalisme, notamment, étaient et sont encore en partie justifiées ; il ne manque pas de prêtres chrétiens qui ressemblent étrangement aux pharisiens de l'évangile »[19].

Léon de Poncins appréciait donc beaucoup les écrits de Guénon. Mais ceux qui se réclament aujourd'hui du premier préfèrent généralement jeter un voile pudique sur cet aspect de son œuvre. Aveuglés par le fanatisme ou suggestionnés par des agents habiles de la subversion antitraditionnelle, c'est selon, ils voient en Guénon le fondateur d'une « super-religion pour initiés » (*sic*), bien sûr concoctée dans les loges, et phantasment volontiers sur « le retour offensif de la gnose » mis en œuvre par des « réseaux guénoniens » infiltrés partout. Certains « intégristes » français — pour user d'un terme qu'ils rejettent mais que nous leur appliquons, car il leur convient vraiment mieux que celui de traditionalistes — sont en cela les héritiers de la célèbre *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*. Céline disait que « l'histoire ne repasse pas les plats » ; mais, à considérer les craintes futiles de certains, on a tout de même le sentiment qu'il lui arrive de bégayer. Les attaques d'origine intégriste portées aujourd'hui contre Guénon sont en effet exactement du même type que celles de la *R.I.S.S.* Un peu d'histoire s'avère donc indispensable pour tenter d'y voir clair.

Pour certains milieux guénoniens, la *R.I.S.S.* doit être interprétée comme une entreprise savamment montée d'intoxication et de manipulation, qui aurait délibérément mêlé avec art des informations sérieuses, vérifiables et vérifiées, ainsi que des études solides, à des tirades enflammées contre la « Sur-maçonnerie cabaliste (*sic*) et interlope ». Cette

---

[19] *Ibidem*, p. 243.

thèse a été reprise par Jean Robin, qui écrit : « C'est en 1912 qu'un prêtre fort riche et certainement de très bonne foi, l'abbé (puis Monseigneur) Jouin (...) fondait la *R.I.S.S.*, pour reprendre le flambeau de l'antimaçonnisme "taxilien", ce qui ne témoignait pas d'un très grand discernement, mais laissait présager, par contre, bien des péripéties fantastiques. A vrai dire, ceux qui avaient manipulé Taxil ne laissèrent pas passer l'occasion, si même ils ne la suscitèrent pas, et Mgr Jouin devint bientôt un simple prête-nom, couvrant de véritables énormités »[20].

Les gens qui se seraient emparés de la *R.I.S.S.* à l'insu de Mgr Jouin (au lendemain de la mort de celui-ci, Guénon affirma : « ... nous persistons à penser qu'il n'eut jamais conscience du rôle qu'on lui fit jouer »[21]) auraient poursuivi en fait deux objectifs essentiels : 1) discréditer le catholicisme traditionnel, en étalant l'ignorance la plus impardonnable et les jugements les plus grossiers et les plus fantaisistes dès qu'ils abordaient des domaines religieux étrangers au catholicisme[22] ; 2) susciter l'incrédulité au sujet du « courant de satanisme dans l'histoire » — dont on a vu que Guénon, à l'instar de Malynski et de Poncins, ne niait pas l'existence — en le présentant sous des formes aussi caricaturales et risibles que possible, pour le plus grand bénéfice des préjugés d'inspiration rationaliste et positiviste.

Il est vrai qu'on trouvait parmi les collaborateurs de la *R.I.S.S.* de singuliers champions du catholicisme traditionnel : ceux que Guénon, dans ses polémiques avec la revue de Mgr Jouin, qualifiait de « nid de vipères ». Un nid qui comprenait par exemple Charles Nicoullaud, ancien Maçon et auteur de romans licencieux et anticléricaux, ou encore un certain « Dr G. Mariani », qui n'était autre, en fait, que le « lieutenant de vaisseau L.-G. Bouillier, un ami de Pierre Mariel »[23] : ami, donc, d'un occultiste alors à ses débuts, mais qu'on allait retrouver ensuite comme auteur d'ouvrages fort médiocres et, notamment, sous le pseudonyme de Werner Gerson, d'un tissu d'inepties, d'affabulations gratuites et pourtant « alimentaires », de mystifications délibérées, ayant pour titre *Le Nazisme, société secrète*[24].

Objet, le lecteur le sait, « des insultes et des manifestations haineuses » de la *R.I.S.S.*, Guénon, lui, avec sa clairvoyance habituelle, devait pourtant faire la part des choses et distinguer soigneusement, parmi les collaborateurs de la revue, entre le « nid de vipères » proprement dit et des prêtres abusés, mais de bonne foi, comme les abbés Paul Boulin, animateur des *Cahiers antijudéomaçonniques*, et Raymond Dulac, futur collaborateur, bien plus tard, des revues *Itinéraires* et *La Pensée catholique*. Deux prêtres qui, soit

---

20 Jean Robin, *René Guénon, témoin de la Tradition*, Guy Trédaniel, 1986, p. 269 (Ire éd. : 1978).

21 In *Le Voile d'Isis*, janvier 1933 ; repris dans : René Guénon, *Études sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, vol. I, éd. Traditionnelles, 1977, p. 212.

22 Outre les attaques particulières visant Guénon, on peut fournir comme exemple la violente réponse au livre très polémique d'Evola, *Imperialismo pagano. Il fascismo dinanzi al pericolo eurocristiano, con una appendice sulle reazioni di parte guelfa*, Atanor, Todi-Roma, 1928, paru à la veille des accords du Latran (11 février 1929). Cf. A. Tarannes, *Un sataniste italien, J. Evola*, in *R.I.S.S.*, XVII, 4, 1er avril 1928 et Idem, *Le « Fasciste » Evola et la mission transcendante de l'Église*, in *R.I.S.S.*, XVIII, 2, 1er février 1929 ; ces deux articles sont intégralement reproduits dans : Julius Evola, *Ur et Krur (1927-1928-1929)*, 4e vol., Archè, Milano, 1986, p. 371-402. Il faut savoir qu'Evola interdit qu'*Imperialismo pagano* fût jamais réédité de son vivant, pour la raison suivante, à ce qu'il semble : très lié, au moment de la rédaction de l'ouvrage, au « néopaïen » et 33° (de l'obédience « spiritualiste » de la Piazza del Gesù) Arturo Reghini, Evola aurait eu le sentiment d'avoir été utilisé par Reghini et d'autres éléments de la fraction fasciste de la Maçonnerie italienne désireux de faire échouer la « conciliation » entre l'Église catholique et l'État fasciste. Gianni Vannoni, historien catholique proche du mouvement traditionaliste « Alleanza Cattolica » et élève de Renzo De Felice — auteur d'une monumentale biographie de Mussolini —, écrit à propos d'*Imperialismo pagano* qu'Evola « y ajouta un appendice (...) dans lequel, répliquant aux articles de la presse catholique, il put affirmer n'être pas du tout maçon. Ce qui était vrai. Mais c'était précisément là la ruse des milieux qui se cachaient derrière lui, milieux avec lesquels il rompit peu de temps après » (*Massoneria, fascismo e Chiesa cattolica*, Laterza, Roma-Bari, 1980, p. 282, note 59). L'antimaçonnisme d'Evola ne devait plus varier : on en voudra pour preuve sa collaboration active, de 1931 à 1943, à *La Vita Italiana*, revue de Giovanni Preziosi, chef de file des fascistes antimaçons (et minoritaires). Les deux articles de la *R.I.S.S.* hostiles à Evola comportent des passages si délirants et même burlesques qu'il est bien difficile d'admettre qu'ils furent écrits au premier degré.

23 Jean Robin, *Op. cit.*, p. 278, note 21.

24 Cf. Werner Gerson, *Le Nazisme, société secrète*, « J'ai lu », 1972.

dit en passant, ont joué un rôle important dans la « préhistoire » de l'intégrisme français.

Mais le fait est que le côté « fourre-tout » de la *R.I.S.S.* peut s'interpréter sans qu'il faille recourir à la thèse de la manipulation. Il suffit en effet, pour expliquer certaines choses, de rapprocher deux facteurs : le climat enflammé de l'époque, qui poussait souvent les esprits à prêter foi à des documents douteux et à des informations invérifiées, dès lors que ces documents et informations paraissaient confirmer le bien-fondé de leurs craintes ; l'absence de formation à la critique historique et à l'analyse de texte qui caractérisait la plupart des collaborateurs de la *R.I.S.S.*, et notamment quelques-uns des ecclésiastiques qui y écrivaient. Du camp religieux étaient pourtant sortis, au siècle dernier et au début du XXe siècle, de très sérieux travaux historiographiques contre-révolutionnaires, mais qui étaient presque toujours le fait de jésuites. Or, dans les années vingt et trente, donc dans la période la plus importante de l'existence de la *R.I.S.S.*, la Compagnie de Jésus avait déjà subi une profonde involution dans un sens moderniste, et il ne fallait donc plus compter sur elle pour fournir des contributions qualifiées à une revue comme celle de Mgr Jouin[25].

Celle-ci, soulignons-le, devint tout de même plus sage à partir de 1933. Léon de Poncins, qui publia plusieurs articles dans la *R.I.S.S.*, entretenait des relations très cordiales avec Mgr Jouin. Peu avant sa mort, celui-ci lui proposa d'ailleurs de prendre la direction de la revue. Mais de Poncins, échaudé par l'expérience de son premier livre, dans lequel il avait publié des informations insuffisamment vérifiées, refusa l'offre, estimant que la *R.I.S.S.* ne présentait pas toujours le caractère d'objectivité et d'exactitude dont lui-même ne voulait plus se départir. Il avait en effet décidé de s'orienter définitivement vers un type de recherche apparenté au renseignement précis sur lequel s'appuient l'homme d'État, le diplomate ou le militaire.

On a rappelé plus haut l'hostilité des intégristes envers Guénon, l'intellectualité traditionnelle et la métaphysique véritable. Mais heureusement, on assiste parfois, au sein du courant catholique contre-révolutionnaire, à de timides « ouvertures » : c'est ainsi que la revue *La Pensée catholique* a publié des articles de Jean Borella, qui ne fait pas mystère de tout ce qu'il doit à Guénon[26]. De leur côté, les éditions Pardès, qui suivent l'orientation du « traditionalisme intégral », ont décidé de faire connaître peu à peu en France l'œuvre importante d'Attilio Mordini (1923-1966), qui n'hésitait pas, lui aussi, à se référer souvent à Guénon et même à Evola, et qui, figure d'une intransigeance doctrinale et existentielle limpide, s'est toujours tenu très au-dessus des crispations bornées et — *horresco referens* ! — « sectaires » propres aux intégristes[27].

---

25 Pour mesurer l'involution de la Compagnie, il suffit de citer un numéro de son organe officiel paru juste à la fin du XIXe siècle (*Leone XIII e l'Americanismo*, in *Civiltà Cattolica*, 15 mars 1899, p. 653 ; cité dans : Émile Poulat, *Intégrisme et catholicisme intégral. Un réseau secret international antimoderniste : La « Sapinière » (1909-1921)*, Casterman, Tournai, 1969, p. 81) : « Les principes catholiques ne se modifient pas, ni parce que les années tournent, ni parce qu'on change de pays, ni à cause de nouvelles découvertes, ni par raison d'utilité. Ils sont toujours ceux que le Christ a enseignés, que l'Église a proclamés, que les Papes et les Conciles ont définis, que les Saints ont tenus, que les Docteurs ont défendus. Il convient de les prendre comme ils sont, ou, comme ils sont, de les laisser. Qui les accepte dans toute leur plénitude et rigueur est catholique ; celui qui balance, louvoie, s'adapte aux temps, transige, pourra se donner à lui-même le nom qu'il voudra, mais devant Dieu et devant l'Église, il est un rebelle et un traître ». On trouve des précisions sur certains collaborateurs de la *R.I.S.S.* dans l'ouvrage cité d'Émile Poulat, ainsi que dans un autre livre du même auteur : *Catholicisme, démocratie et socialisme. Le mouvement catholique et Mgr Benigni de la naissance du socialisme à la victoire du fascisme*, Casterman, Tournai, 1977.

26 Agrégé de philosophie, maître de conférences à l'université de Nancy III, Jean Borella a collaboré à la revue *Études Traditionnelles* jusqu'en 1984 et collabore, entre autres publications, à *Connaissance des religions*, dont l'animateur est Frithjof Schuon. Il a publié *La Charité profanée. Subversion de l'âme chrétienne*, éd. du Cèdre, 1979, et *Le sens du surnaturel*, La Place Royale Éditions, 1986. Voir également l'important entretien qu'il a accordé à la revue *L'Age d'Or*, 5, hiver 1986, p. 16-27. Rappelons enfin qu'il existe, sur l'œuvre de Guénon, un remarquable travail d'inspiration catholique, d'une honnêteté intellectuelle exemplaire : celui de Christophe Andruzac, *René Guénon. La contemplation métaphysique et l'expérience mystique*, Dervy-Livres, 1980.

27 Cf. le premier texte de Mordini récemment traduit et publié : *Le mystère du Yéti à la lumière de la tradition biblique*, Pardès, Puiseaux, 1987. Il s'agit d'un écrit curieux et intéressant. Plusieurs amis de Mordini ont figuré parmi les

Revenons maintenant à Léon de Poncins et à sa vision de la subversion moderne. C'est une vision essentiellement « conspirationnelle », comme celle de presque toute l'historiographie contre-révolutionnaire. « Dès le début de ses activités, Léon de Poncins avait acquis la conviction et pratiquement la preuve de l'existence d'un mouvement subversif universel antichrétien et d'un véritable ''plan'' de subversion mondiale absolument réel dans ses manifestations et dans ses applications coordonnées »[28]. En fonction de cela, on ne saurait s'étonner du caractère essentiellement documentaire des travaux de Léon de Poncins, lequel, de plus, n'avait pas une vocation de théoricien. C'est d'abord un homme qui *constate*, dans le cadre de ses recherches, le rôle néfaste joué par certaines forces et influences (exemple : la politique maçonnique qui mène à l'affaiblissement de la France dans les années trente).

Mais dans ses livres des années trente et quarante, en particulier, reviennent parfois, en même temps que des informations du plus haut intérêt et des analyses rigoureuses, certaines références douteuses empruntées à des graphomanes antisémites se copiant les uns les autres, usant et abusant des mêmes citations — mal traduites, tronquées ou « arrangées » pour les besoins de la cause —, en somme à cet univers trouble de pseudo-chercheurs et de pseudo-lettrés qui confère à la production antisémitique moderne un côté répétitif, fastidieux, inutilement obsessionnel. Les titres mêmes de nombreux ouvrages écrits à l'époque par de Poncins (voir

---

fondateurs du mouvement « Alleanza Cattolica ». Le médiéviste Franco Cardini, professeur à l'université de Florence, qui connut personnellement Mordini (mais qui n'appartient pas à « Alleanza Cattolica »), écrit dans un texte destiné à présenter cet auteur : « Attilio Mordini fut un catholique fervent, mais sévèrement fidèle à sa vocation ''laïque'' (...) : il rejeta donc toute forme d'intégrisme et jugea toujours avec la plus grande rigueur les catholiques fermés sur eux-mêmes et incapables d'accueillir ce qu'il y a de beau, de bon et de vrai dans les confessions et dans les religions différentes de la leur » (*Presentazione*, in Attilio Mordini, *Francesco e Maria*, Cantagalli, Siena, 1986, p. 9). Sur celui que certains ont appelé de façon un peu sommaire le « théocrate florentin », voir le dossier que lui a consacré la revue *Diorama letterario* (Florence), 98, novembre 1986, p. 18-22.

[28] P.E., *Art. cité*, in *La Pensée catholique*, 219, nov.-déc. 1985, p. 78.

la bibliographie figurant au terme de cette étude) « datent » terriblement. Souligner ce que cela peut avoir de psychologiquement dangereux pour des esprits faibles ou instables est presque superflu : nous souscrivons ici pleinement à cette remarque de Dom Gérard (prieur du monastère bénédictin de Sainte-Madeleine du Barroux, figure représentative de l'intégrisme français, dont l'ouvrage cité ici appelle par ailleurs bien des réserves), qui vaut en fait pour toute vision unilatéralement « conspirationnelle » de l'histoire : « S'attacher au mal qu'est l'erreur comporte un risque, celui de laisser l'esprit vide de tout sauf du mal qu'il combat »[29].

Ces réserves faites, il faut noter que de Poncins, à la différence de tant d'auteurs réactionnaires ou fascisants des années trente, se garda bien de tomber dans le « mythe » des *Protocoles des Sages de Sion*[30]. De même, dans son analyse des idées répandues par la Franc-Maçonnerie, il eut le mérite, phénomène assez rare dans la littérature antimaçonnique, d'insister sur les deux « âmes », apparemment concurrentes et pourtant solidaires en fin de compte, de cette Institution : une âme athée, rationaliste et matérialiste, mais aussi une âme illuministe et gnostique ou, plutôt, pour être précis, « gnosticiste ». Cette piste de recherche a été récem-

---

[29] Dom Gérard, *Demain la Chrétienté*, Dismas, Dion-Valmont (Belgique), 1986, p. 66.

[30] La *R.I.S.S.*, elle, fut évidemment l'un des centres de diffusion du plus célèbre faux de l'histoire moderne. L'ouvrage de référence sur les *Protocoles* est l'étude d'Henri Rollin, *L'Apocalypse de notre temps : les dessous de la propagande allemande d'après des documents inédits*, Gallimard, 1939. Ce livre, où il est établi de façon convaincante que les *Protocoles* ont été fabriqués entre 1894 et 1899 par les services du chef de l'*Okhrana* à Paris, P.I. Rachkovsky, « aurait certainement fait époque si sa publication n'avait pas coïncidé avec la déflagration du dernier conflit mondial, et si, au surplus, les Allemands n'avaient pas saisi et détruit en 1940, lors de l'occupation de Paris, tout le stock de l'ouvrage » (Norman Cohn, *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion*, Gallimard, 1967, p. 19). Ayant décidé de continuer à fonder l'essentiel de leur propagande antisémite sur les *Protocoles*, les autorités nazies ne pouvaient en effet se permettre de laisser en circulation un ouvrage scientifiquement solide qui démontait toute l'opération. Ajoutons que le livre de Rollin, totalement introuvable aujourd'hui, est sans doute destiné à le rester longtemps encore, car *personne*, si l'on excepte les rares esprits vraiment soucieux de vérité, n'a intérêt à sa réédition.

ment reparcourue, avec une cohérence remarquable, par un auteur déjà cité par nous, Vannoni, lequel s'est penché sur « le souffle gnostique qui imprègne les révolutions modernes ». Vannoni a écrit à ce sujet des lignes vraiment « illuminantes », soulignant qu'il faut « savoir distinguer entre la demande légitime de libertés concrètes et la fureur anticosmique de la mentalité gnostique, pour laquelle l'ordre naturel est radicalement mauvais, et constitue une prison dont il faut se libérer — à travers une clé, qui est la connaissance du vrai Dieu. D'où un désir de libération, de rupture de tous les liens, d'abolition de toutes les normes et de toutes les structures, et une vision du progrès comme course vers la société ''spirituelle'' parfaite, non plus hiérarchique mais égalitaire, non plus articulée mais indifférenciée. Ce processus libertaire se déroule parallèlement au processus de découverte du vrai Dieu, c'est-à-dire parallèlement à la prise de conscience progressive, par l'homme, de sa propre divinité. A la monarchie de droit divin, où le pouvoir de décision appartenait, certes, au Roi, mais avec les limites que lui imposait sa position vicariale et non intrinsèquement divine, succède la république démocratique, dont le pouvoir est sans bornes, parce que la ''volonté générale'' qui la régit est identifiée au divin immanentisé »[31].

On a souligné plus haut la nécessité d'établir une distinction précise entre la gnose et le gnosticisme. Celui-ci n'est pas l'ésotérisme du christianisme, comme l'a clairement réaffirmé Guénon, bien qu'il soit « assez difficile de savoir aujourd'hui d'une manière précise ce que furent les doctrines assez variées qui sont réunies sous cette dénomination générique de ''gnosticisme'', et parmi lesquelles il y aurait sans doute bien des distinctions à faire ; mais, dans l'ensemble, il apparaît qu'il y eut là des idées orientales plus ou moins défigurées, probablement mal comprises par les Grecs

[31] Gianni Vannoni, *Introduzione*, in Pio IX, *Sillabo ovvero sommario dei principali errori dell'età nostra*, IIe éd., Cantagalli, Siena, 1985, p. 47-48.

et revêtues de formes imaginatives *qui ne sont guère compatibles avec la pure intellectualité* »[32].

De même, n'en déplaise à certains intégristes toujours tentés de faire passer ceux qui soutiennent l'existence d'un ésotérisme chrétien pour les partisans d'un « christianisme ésotérique », il faut répéter, après bien d'autres, que le premier relève simplement de l'herméneutique, tandis que le second n'est qu'une invention profane. L'ésotérisme véritable, en effet, n'est pas affaire de conventicules, de sectes, mais de compréhension du Texte sacré. *Esoterikos*, rappelons-le, signifie « relatif à l'intérieur » ; il s'ensuit que ce terme « sert à désigner une lecture secrète d'expressions et de symboles connus de tous, plutôt qu'un corpus doctrinal complètement différent de celui offert au public. Il y a donc différence de lecture, et non de contenus ; l'exemple classique est constitué par l'Écriture Sainte avec ses quatre sens : le sens littéral ou historique, le sens allégorique, le sens tropologique, le sens anagogique ; l'ésotérisme réside dans la connaissance des sens supérieurs, non dans l'existence d'une autre Écriture »[33]. On est ici bien au-delà d'une simple querelle de mots, puisqu'il s'agit d'établir que si tout ésotérisme chrétien est et ne peut qu'être orthodoxe, tout « christianisme ésotérique » est obligatoirement hétérodoxe. Ces trop brèves considérations aideront peut-être certains à saisir que le refus des responsables intégristes de faire connaître dans leurs rangs l'œuvre admirable de Louis Charbonneau-Lassay — dont une bonne part est pourtant consacrée à deux thèmes qui devraient leur être chers : l'iconographie de la chouannerie et la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ — ne témoigne qu'en faveur de leur cécité spirituelle.

*
* *

[32] *René Guénon, Orient et Occident, Véga, 1976, p. 197-198. Souligné par nous.*

[33] Gianni Vannoni, *Le società segrete dal Seicento al Novecento*, Sansoni, Firenze, 1985, p. 157.

Faisant remonter à la Renaissance et à l'Humanisme la première étape de la subversion antitraditionnelle, Léon de Poncins, on l'a vu, s'accorde sur ce point précis avec des représentants de la pensée traditionnelle comme Guénon ou Evola. Mais si l'on définit la subversion antitraditionnelle comme l'ensemble des influences, des forces et des actions visant à briser les liens qui unissent le Ciel et la Terre et, par voie de conséquence, à transformer l'homme — intermédiaire entre Ciel et Terre, lieutenant de Dieu sur terre (car, dans la perspective traditionnelle, toute royauté est d'abord royauté intérieure, royauté sur soi-même) — en producteur et consommateur d'objets, thésauriseur et trafiquant de choses matérielles, après l'avoir préalablement dépouillé de ce qui le fonde en propre, il reste à voir en quoi de Poncins se sépare de la pensée traditionnelle dans l'analyse des composantes de cette subversion.

Le lecteur sait déjà que, rendant compte de *La guerre occulte*, Guénon y décelait « une tendance à exagérer considérablement le rôle attribué aux Juifs, jusqu'à supposer que ce sont eux seuls qui en définitive mènent le monde » et affirmait, à propos du courant de satanisme qui serpente dans l'histoire, qu'il « n'est pas seulement dirigé contre le Christianisme », mais aussi, « exactement au même titre, contre toute tradition », judaïsme compris. On a donc là une première différence : pour Guénon, le judaïsme sécularisé — et non pas le judaïsme *sic et sempliciter* — a joué un rôle indiscutablement important dans la fabrication du monde moderne, mais, si important que soit ce rôle, il s'agit d'une *contribution* ; pour de Poncins, le judaïsme tout court est intrinsèquement antitraditionnel (ou plutôt, dans son optique, intrinsèquement antichrétien), et l'histoire doit être interprétée, depuis deux millénaires, comme un conflit implacable opposant, de façon manifeste ou occulte, l'Église et la Synagogue. On lit à ce sujet dans *La guerre occulte* : « Ni le christianisme, ni le judaïsme qui en est l'antithèse, ne peuvent être captés par l'égocentrisme étroit et accidentel d'un régime politique ou d'une dénomination nationale. Ils constituent les deux idées-forces magistrales de l'histoire,

non des accessoires de celle-ci »[34]. Guénon, lui, estime que c'est une « façon trop restreinte d'envisager les choses » et « la cause de bien des ''erreurs d'optique'' ».

Guénon ne nie pas la réalité d'un « plan » de subversion antitraditionnelle, mais lui confère une dimension telle qu'on ne peut plus parler, dans son cas, d'une vision véritablement « conspirationnelle » de l'histoire. En effet, pour lui, « une certaine volonté d'égarer les recherches, en suscitant et en entretenant diverses ''hantises'' (peu importe que ce soit celle de la Maçonnerie, des Juifs, des Jésuites, du ''péril jaune'', ou quelque autre encore), fait précisément partie intégrante du ''plan'' ». Est-ce à dire qu'en élargissant considérablement le « plan », tout en restant apparemment fidèle au schéma du complot, Guénon finit par le rendre impalpable, insaisissable, incompréhensible ? Non, puisque, évoquant dans *Le règne de la quantité et les signes des temps*[35] « les étapes de l'action antitraditionnelle qui a véritablement ''fait'' le monde moderne comme tel », il soutient que cette action, « s'exerçant spécialement dans le domaine humain (...) doit forcément impliquer l'intervention d'agents humains »[36]. Plus loin dans le même livre, à propos du « règne de l'Antéchrist », Guénon n'hésite d'ailleurs pas à écrire qu'« il devra y avoir une collectivité qui sera comme l'extériorisation de l'organisation ''contre-initiatique'' elle-même apparaissant enfin au jour, et aussi un personnage qui, placé à la tête de cette collectivité, sera l'expression la plus complète et comme l'''incarnation''

---

[34] Emmanuel Malynski et Léon de Poncins, *La guerre occulte*, cit., p. 71-72.

[35] Rappelons que ce livre, dont la première édition remonte à 1945, a probablement été écrit pendant la Deuxième Guerre mondiale et peut-être même avant. Les treize derniers chapitres du *Règne* constituent un irremplaçable « précis » de « science de la subversion ». Mais il faut bien constater qu'ils n'ont pratiquement pas été suivis, du côté d'une historiographie contre-révolutionnaire, par des travaux sérieux qui, prenant appui sur l'analyse guénonienne, en auraient appliqué la grille de lecture à des situations ou périodes historiques particulières. Un gros effort de recherche reste à faire dans ce domaine.

[36] René Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Idées/NRF, 1970, p. 255.

même de ce qu'elle représentera »[37]. Mais on notera qu'il se garde bien d'être plus précis sur l'identité de cette collectivité : pour des raisons de fond, à notre avis, là où certains croient sans doute pouvoir deviner des motifs de prudence ou d'opportunité.

On a souvent souligné, à juste titre, que Guénon s'intéresse moins, en réalité, à des personnages ou groupes agissant dans une direction précise qu'à l'« impensé » sous-jacent à la mentalité d'une époque, impensé qui s'identifie en quelque sorte à une suggestion collective. « La mentalité moderne elle-même — écrit-il — (...) n'est (...) que le produit d'une vaste suggestion collective, qui, s'exerçant continuellement au cours de plusieurs siècles, a déterminé la formation et le développement progressif de l'esprit antitraditionnel, en lequel se résume en définitive tout l'ensemble des traits distinctifs de cette mentalité »[38]. Cette suggestion collective est elle-même indissociable d'une déviation antérieure, car c'est « le travail de déviation de la mentalité qui apparaît ici comme véritablement fondamental »[39]. Dans la terminologie guénonienne, à la déviation correspondent l'Antitradition, toutes les étapes de la descente qui mène de l'humanisme au matérialisme, et la « solidification », par laquelle le monde des hommes achève de se fermer au « supra-humain » ; à la subversion proprement dite correspondent la Contre-tradition, le renversement des symboles, la parodie « satanique » de tout ce qui est traditionnel, et la « dissolution », par laquelle le monde des hommes s'ouvre aux possibilités « infernales » de la manifestation universelle, à l'« infra-humain ». C'est précisément dans cette phase de dissolution que nous nous trouvons aujourd'hui, l'Europe y étant entrée dans la deuxième moitié du XIXe siècle (qui fut aussi, on l'oublie un peu trop, un siècle éminemment « spiritualiste »), lorsque le *revival* occultiste, préparé de longue date et « signe extérieur » de ce tournant, commença à se

[37] *Ibidem*, p. 362.

[38] *Ibidem*, p. 278.

[39] *Ibidem*, p. 257.

mettre en place derrière un positivisme apparemment triomphant ; et le reste du monde ayant suivi depuis, avec l'exportation catastrophique de la mentalité occidentale moderne.

C'est donc aussi par leur insistance sur le caractère artificiel, fabriqué, parodique du monde moderne que Guénon et, dans la mesure où ils lui sont fidèles, les « traditionalistes intégraux », s'éloignent d'un contre-révolutionnaire comme de Poncins. Lorsque Guénon affirme que « si l'on voulait parler toujours strictement selon la vérité, il faudrait placer constamment ce mot ''pseudo'' devant la désignation de tous les produits spécifiques du monde moderne »[40], il sous-entend évidemment que l'erreur, en tant que telle, n'a pas de réalité propre. En métaphysicien qu'il était, Guénon ne tomba jamais dans une vision manichéenne de l'histoire, laquelle finit obligatoirement par attribuer aux « forces du mal » un statut comparable à celui des « forces du bien ». La vision guénonienne, « cosmique », sacrale et anhistorique, va très au-delà de l'identification des « agents humains » de la subversion antitraditionnelle, puisque dans deux cas au moins — le judaïsme sécularisé ou « nomadisme dévié » et la Maçonnerie moderne — elle les considère en dernière analyse comme des « victimes ». La thèse du complot, en revanche, « bien que nourrie du dessein inconscient de rétablir l'ancien ordre du monde », concède à la modernité l'essentiel et s'intègre *déjà* à un monde désacralisé : elle admet implicitement « que l'histoire est faite par les hommes et que l'explication de l'histoire se joue tout entière dans l'espace des hommes. Rien de sacral dans l'arrière-monde qu'elle restaure derrière le pouvoir (...) [Elle] procède de l'introduction de principes d'origine religieuse à l'intérieur d'une vision laïque du monde »[41].

Un travail qui réclamerait les qualités conjointes du théologien, ou du métaphysicien, et de l'historien des idées,

[40] *Ibidem*, p. 266.

[41] *Le démon du soupçon*, entretien avec Marcel Gauchet, in *L'Histoire*, 84, décembre 1985, p. 54.

pourrait précisément démontrer qu'il n'est pas une erreur moderne qui tire sa force d'un contenu *sui generis*, et que toutes ne sont que des vérités traditionnelles diversement caricaturées, défigurées, inversées ou incomprises. Mais il suffit d'une certaine sensibilité, de narines délicates formées à sentir les parfums et les mauvaises odeurs de l'histoire pour humer derrière ces erreurs, de l'égalitarisme au « surhumanisme », le fumet des vieilles hérésies, souvent d'inspiration « gnostique ».

Et sans doute est-ce cette part d'ignorance, d'inconscience quant à ses origines propres, qui confère à la modernité, bien plus que certaines forces assoiffées de domination temporelle, son caractère intégralement destructeur. Si loin qu'elle aille dans la perversion de l'héritage traditionnel, la modernité reste envers lui débitrice, puisqu'elle n'est *rien* en tant que négation des principes qui fondent l'ordre, mais refuse généralement de le reconnaître, sauf dans un domaine où une brèche décisive a été ouverte, les sciences humaines. Celles-ci, en effet, « nous ont permis de démasquer la nature religieuse de l'idéologie. Non pas, comme l'ont souvent affirmé les critiques ''positivistes'' ou machiavéliennes, que les ''ismes'', les ''religions séculières'' soient des illusions parce qu'elles sont de nature religieuse, mais parce qu'au contraire l'illusion de l'idéologie réside dans l'ignorance et la déformation de la vérité religieuse qui l'habite (...) Ainsi, tirant sa force de ce qu'elle nie, plus l'idolâtrie est aberrante, plus elle témoigne de l'incoercible désir de transcendance qu'elle exprime, masque et refoule à la fois »[42].

*

* *

[42] Michel Michel, *Sciences et tradition. La place de la pensée traditionnelle au sein de la crise épistémologique des sciences profanes*, in Jean-Pierre Laurant (éd.), *René Guénon*, Cahier de l'Herne, 49, 1985, p. 67.

Au terme de cette trop brève étude sur Léon de Poncins, nous avons le sentiment que les éléments réunis ici sont suffisants pour déplaire, sinon à tous, du moins à beaucoup. Les intégristes n'apprécieront pas que nous ayons exhumé des textes d'un de leurs auteurs de prédilection (officiellement, en tout cas) où il est très favorablement question de Guénon. Ces textes, nous ne les avons pourtant pas inventés, et il suffit d'aller les consulter là où c'est possible, dans les bibliothèques. Seul *Tempête sur le monde* a été utilisé ici, mais le lecteur intéressé pourra facilement trouver d'autres titres de Léon de Poncins où abondent les références à Guénon. Dérangeant pour certains, un rappel de ce type montre en fait que, derrière l'inévitable étroitesse ou insuffisance des travaux d'un archiviste ou d'un documentaliste de la subversion, il y avait un homme possédant une solide formation doctrinale, capable de prendre du recul par rapport à l'événement et de regarder loin.

Certains guénoniens, de leur côté, auraient assurément préféré que personne ne tentât de rapprocher Guénon et un chrétien fervent et contre-révolutionnaire dont on ne saurait dire, et pour cause, qu'il sentait le soufre, mais qui n'en figure pas moins, aujourd'hui encore, sur la liste des auteurs « marqués », pour user d'un euphémisme courant. Cependant, là encore, on répondra que les observations somme toute bienveillantes de Guénon sur les livres de Léon de Poncins existent et qu'il faut en tenir compte, d'autant plus qu'on sait que Guénon n'écrivait rien sans avoir auparavant soigneusement pesé ses mots.

Encore nombreux dans les milieux « traditionalistes » les plus divers, donc au-delà des appartenances confessionnelles, les prudents, qui voudraient passer pour des sages, excipent sans cesse de raisons d'opportunité ou du devoir de réserve pour justifier leurs silences ou leurs omissions délibérées sur certains sujets et certains auteurs. Par là, ils ne démontrent pas seulement que le courage ne figure pas en tête de leurs qualités, ils prouvent d'abord qu'ils n'ont vraiment pas compris, malgré tant d'avertissements, l'urgence de l'heure. C'est celle-ci en effet, et sans qu'il faille négli-

ger le choix judicieux des milieux auxquels on s'adresse, de la façon et du moment où on le fait, qui exige des positions claires et tranchées, quitte à choquer un peu partout.

L'urgence de l'heure est une chose que connaissait bien Léon de Poncins, soldat des temps de veille et de garde, lui qui appelait de ses vœux, dans les années trente, la fondation d'une « Internationale blanche », laquelle aurait repris — mais sur des bases autrement radicales en raison de la disparition des derniers résidus de la vieille Europe — la tentative avortée de Metternich. Seule manière, pour de Poncins, d'être à la hauteur de la « nouvelle époque de l'histoire du monde » dans laquelle nous serions entrés depuis le triomphe de l'insurrection communiste, le 8 novembre 1917, et qui « ouvre l'ère des Finalités apocalyptiques »[43].

François Maistre

---

[43] Emmanuel Malynski et Léon de Poncins, *La guerre occulte*, cit., p. 276. Il s'agit des deux dernières phrases de l'ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE DE LÉON DE PONCINS

Les forces secrètes de la révolution, Bossard, 1928 ; édition revue et augmentée : 1929.

Refusé par la presse (recueil d'articles), éd. de la Revue Française, 1931.

La Franc-Maçonnerie puissance occulte, Bossard, 1932.

Les Juifs maîtres du monde, Bossard, 1932.

Tempête sur le monde, Beauchesne, 1934.

La Franc-Maçonnerie d'après ses documents secrets, Beauchesne, 1934 ; édition revue et augmentée : 1936 et 1942 ; réédition : Diffusion de la Pensée Française, Chiré-en-Montreuil, 1972 (avec une préface inédite de l'auteur).

Le Portugal renaît, Beauchesne, 1936.

SDN, Super-État maçonnique, Beauchesne, 1936.

La guerre occulte (en coll. avec Emmanuel Malynski), Beauchesne, 1936.

La mystérieuse Internationale juive, Beauchesne, 1936.

Histoire secrète de la révolution espagnole, Beauchesne, 1937.

Le plan communiste d'insurrection armée, documents originaux résumés et commentés par l'auteur, Mercure de France, 1939.

La Franc-Maçonnerie contre la France, Beauchesne, 1941.

L'énigme communiste, Beauchesne, 1942 ; édition revue et augmentée sous le titre *Histoire du communisme de 1917 à la Deuxième Guerre mondiale*, Diffusion de la Pensée Française, Chiré-en-Montreuil, 1973.

Israël destructeur d'empires, Mercure de France, 1942.

Les forces occultes dans le monde moderne, Mercure de France, 1943.

Le communisme contre la France, éd. de la Légion Française des Combattants et des Volontaires de la Révolution Nationale, 1943.

Espions soviétiques dans le monde, Nouvelles Éditions Latines, 1961.

Le problème des Juifs au Concile, édité par l'auteur, 1965.

Judaism and the Vatican. An Attempt to Spiritual Subversion, Britons Publishing Company, London, 1967.

Freemasonry and the Vatican, Britons Publishing Company, London, 1968.

Christianisme et Franc-Maçonnerie, éd. de L'Ordre Français, Versailles, 1969 ; réédition : Diffusion de la Pensée Française, Chiré-en-Montreuil, 1975.

Infiltrations ennemies dans l'Église (en coll. avec E. Delamare, G. de Couessin, J. Bordiot, G. Virebeau), La Librairie Française, 1970.

Top Secret. Secrets d'État anglo-américains, Diffusion de la Pensée Française, Chiré-en-Montreuil, 1972.

JULIUS EVOLA

ÉCRITS SUR LA FRANC-MAÇONNERIE



PARDÈS